

COnTEXTES

Revue de sociologie de la littérature

21 | 2018 :

L'anticipation dans les discours médiatiques et sociaux

L'anticipation dans les discours médiatiques et sociaux : genres, supports, valeurs

MATTHIEU LETOURNEUX ET VALÉRIE STIÉNON

Entrées d'index

Mots-clés : Anticipation, Science-fiction, Genre littéraire, Culture médiatique, Discours social, Poétique, Littérature populaire, Science et littérature, Presse et littérature, Représentations, Satire, Caricature, Sérialité, Épistémologie, XIXe siècle, XXe siècle, Renard (Maurice), Robida (Albert), Rosny aîné, Verne (Jules)

Texte intégral

Un genre invisible ?

- ¹ Précédant la science-fiction, dont l'émergence est identifiée aux premières collections éditoriales spécialisées apparues dans les années 1950, la littérature d'anticipation francophone est rarement considérée pour elle-même au-delà des figures de Jules Verne, Rosny aîné et Maurice Renard¹. Se souvient-on de José Moselli, Henri Allorge, Octave Béliard ou André Couvreur ? Albert Robida, Paul d'Ivoi, Léon Groc figurent-ils dans les histoires littéraires ? Qui sait que Paul Adam, Anatole France et Blaise Cendrars ont aussi écrit de l'anticipation ? Les œuvres d'anticipation sont trop souvent appréhendées hors du contexte qui leur donne sens : supports de publication, désignations génériques, horizons d'attente, influences idéologiques et sociales,

sociabilités des auteurs, etc. Omettre ces données fondamentales conduit, pour les écrivains reconnus, à analyser *a posteriori* leur importance dans la constitution de ce point d'aboutissement que serait la science-fiction et, pour les autres, à minimiser leur production en l'alignant sur des pratiques génériques et esthétiques plus visibles ou valorisées.

- 2 La nécessité d'une réinscription contextuelle apparaît pourtant lorsque l'on prend la mesure de la variété des étiquettes d'époque. « Roman d'hypothèse », « anticipation scientifique », « merveilleux scientifique », « roman des temps futurs » constituent quelques exemples parmi une multitude de catégories que le modèle conceptuel de la science-fiction, défini au mitan du *xx^e* siècle, tend à faire oublier ou invite à relire comme des manifestations imparfaites de « science-fiction archaïque ». Échapper à cette perspective téléologique et anachronique implique de considérer la diversité des contextes médiatiques et sociaux qui font apparaître des auteurs inscrits dans des sociabilités variées, participant à des portions hétérogènes du champ littéraire, investissant des circuits éditoriaux multiples qui dessinent un horizon d'attente et obéissent à des conventions très différentes (littérature populaire, littérature pour la jeunesse, vulgarisation scientifique, textes politiques, productions légitimées). C'est la difficile reconnaissance des œuvres elle-même qui est concernée, dans la mesure où la légitimation repose sur des logiques parallèles, parfois croisées, entre production populaire cherchant le succès public, littérature éducative dont les enjeux ne sont pas strictement littéraires et caractère atypique de quelques œuvres jouant le jeu de la distinction.
- 3 Les études centrées sur la littérature canonique tendent à objectiver celle-ci comme une réalité indépendante des autres formes de discours ou transcendant ses conditions de production. Le cas complexe et hétérogène de l'anticipation, qui côtoie tant la littérature industrielle, le journalisme, la vulgarisation et les productions (para)scolaires que les circuits de la légitimation distinctive, appelle à procéder autrement et à développer des approches nuancées. Il soulève des questions cruciales : quelle est la part éditoriale, médiatique et collective du genre ? En quoi l'inscription des textes dans des supports de diffusion et des cohérences discursives (feuilleton, livre de prix, littérature pour la jeunesse, vulgarisation) engage-t-elle des discours de sens et de valeurs différents ? Peut-on rendre compte des dynamiques intertextuelles et architextuelles qui organisent et définissent cette production ? Comment les discours sociaux prennent-ils sens dans leurs actualisations médiatiques ?
- 4 Il convient, pour répondre à ces questions, d'interroger les conditions historiques et matérielles de développement de l'anticipation : éditeurs, carrières, réseaux, structures interdiscursives, sérialisation médiatique des imaginaires et des attentes du public, comme autant d'incidences du contexte de production sur la forme des textes et leur signification. Ces données sont susceptibles d'éclairer par la continuité et la récurrence, plutôt que par l'exception problématique, une littérature largement tributaire des discours de son temps. Elles font apparaître des ensembles relevant de logiques génériques et d'inscriptions contextuelles dont la dynamique reste à étudier. Elles mettent aussi en évidence des interférences entre personnels qui se côtoient, supports partagés et collections spécifiques. La diversité et la plasticité des sous-corpus qui se dessinent de la sorte doivent être rapportées aux conceptions multiples de la genericité en littérature.
- 5 Le discours critique qui s'est développé au cours du *xx^e* siècle sur la littérature de genre (récit d'aventures ou d'amour, roman policier – mais aussi, pour ce qui nous concerne ici, science-fiction et anticipation) a eu tendance à favoriser l'approche de ses objets via des définitions transcendantales à l'aune desquelles les œuvres particulières étaient appréhendées. Cette perspective cherchait à opposer aux critiques journalistiques,

aux discours publicitaires des éditeurs et aux approximations des lecteurs, une méthode qui se voulait plus scientifique, fondée sur des critères définitionnels rigoureux. L'hypothèse qui a prévalu lors de la conception de ce numéro collectif est exactement inverse, et part du principe qu'un genre comme le « récit d'anticipation » (ou les différents genres que recouvre le terme) manifeste des transformations des représentations sociales et des discours médiatiques qui les mettent en forme ; et que les œuvres qu'on a rassemblées *a posteriori* sous ce terme ne peuvent être comprises que rapportées à ce contexte et aux séries culturelles et médiatiques qui les portent à l'époque. Autrement dit, ce numéro part du constat que les grands genres populaires n'existent que par la circulation des textes dans l'espace public.

- 6 De fait, pour qu'un genre apparaisse à une époque donnée, il faut que ses conventions trouvent un écho dans les préoccupations des contemporains. Si, dans les années 1840, on voit se multiplier les récits de « mystères urbains », ce genre criminel qui structurera l'imagination des lecteurs au XIX^e siècle, c'est parce que la ville s'impose comme une réalité culturelle majeure, et que les transformations des rapports de classes qu'elle favorise ne laisse pas d'inquiéter les lecteurs. Cet exemple montre comment s'instituent les genres dans les discours collectifs. Une œuvre ou un auteur, pour des raisons conjoncturelles (qu'il est donc essentiel de déterminer par une étude du contexte), séduisent suffisamment le public pour que d'autres auteurs s'en inspirent, cherchant à les imiter ou à s'en démarquer. Les différents épigones insistent en particulier sur certains traits marquants des œuvres premières – traits stylistiques, personnages-types, structures narratives, cadres ou sujets spécifiques – souvent parce que ceux-ci avaient déjà été repérés par les critiques et les commentateurs comme caractérisant l'œuvre initiale. La manière dont successivement différents auteurs reviennent sur les mêmes aspects, et dont les commentateurs insistent dessus, tend à les constituer en traits sériels signifiants. Très vite, des cadrages génériques apparaissent pour désigner ce corpus d'œuvres, et un glissement se produit des logiques intertextuelles aux logiques architextuelles. Les genres sont ainsi institués collectivement, sous l'effet de discours produits par une multitude d'acteurs aux motivations extrêmement variables.

- 7 On le voit, les genres populaires sont des constructions historiques, liées aux préoccupations collectives (et à leur manière de synthétiser les imaginaires sociaux) et à leurs formulations dans les discours médiatiques. C'est en tant que tels qu'ils doivent être appréhendés, parce que c'est là leur signification fondamentale, et qu'on ne peut autrement comprendre pourquoi, dans la masse des fictions produites quotidiennement dans notre société, certaines plutôt que d'autres sont déclinées et sérialisées, et pourquoi d'un seul coup une cohérence se fait jour au point que les contemporains identifient la lignée sérielle comme *un genre*, dans lequel des auteurs vont s'inscrire volontairement ou auquel ils vont être rattachés malgré eux. Cet effet de genre, parce qu'il est le produit d'une collectivité à un moment donné, doit être saisi comme l'expression historique et située des préoccupations de cette société. Dès lors, loin de renvoyer à une définition bien circonscrite, il doit être décrit comme un bricolage dans lequel chacun apporte sa contribution en fonction de ses intérêts propres, ce qui ne va pas sans variations et contradictions définitionnelles.

- 8 Mais loin de fragiliser la signification du genre, ces variations et contradictions manifestent la diversité des modes d'appréhension de l'ensemble sériel, et si l'on suit le raisonnement d'une signification sociale du genre, alors ces variations manifestent la variété des positions des acteurs dans l'espace public et, bien souvent les débats et les tensions qui s'expriment au sein de la collectivité. La plasticité des définitions, la présence de catégories génériques concurrentes, le déclin d'un critère définitionnel au profit d'un autre, la montée en puissance d'un auteur ou d'une œuvre comme référent prototypique à l'aune duquel les nouvelles œuvres se pensent ou sont évaluées, tout cela

représente autant d'indices de mutations des significations sociales des genres, et donc de transformations de la société.

9 La compréhension du genre resterait encore incomplète si l'on ne tenait pas compte aussi d'un dernier élément essentiel. Depuis quelques siècles, les grands genres fictionnels ne sont pas tant l'expression des imaginaires sociaux que la formulation médiatique de ces imaginaires : livre, théâtre, presse, récit en image ou cinéma sont des médias et, comme tels, ils ne doivent pas être considérés comme neutres. Ils sont pris dans des systèmes économiques, techniques, juridiques, politiques et idéologiques, qui orientent en profondeur la nature des discours qu'ils choisissent de relayer, de même que leur forme et leur visée. Ainsi, dans le cas des expressions de l'anticipation, il est clair qu'au ^{xix}e siècle la presse qui reproduisait les romans s'adressait avant tout à un public urbain et relativement aisé, et que les fictions qu'elle lui offrait répondaient à ses préoccupations et à ses valeurs morales ou esthétiques.

10 C'est cette réalité sociale et médiatique des genres que nous avons voulu explorer à travers ce numéro afin d'essayer de comprendre les raisons sociales et médiatiques du développement d'un imaginaire de l'anticipation, mais aussi de formes proches, comme le merveilleux scientifique, le conte futur, les aventures fantastiques, etc. Nous avons, pour ce faire, veillé à développer de manière complémentaire trois axes de réflexion.

11 D'abord, il convient de prendre en considération le genre au sein de ses supports : rôles des éditeurs et des collections accueillant du récit d'anticipation (collections populaires chez Tallandier et Ferenczi, « Les récits mystérieux » chez Méricant, collection « Les Hypermondes » fondée par Régis Messac, etc.), caractéristiques des organes de presse publiant de l'anticipation (*Magasin d'éducation et de récréation*, *La Caricature*, *Journal des Voyages*, *Science Illustrée*, *Lectures pour tous*, *Je sais tout*, *L'Intrépide*, *Sciences et Voyages*, *Le Pêle-Mêle*, etc.), poétiques d'anticipation nées dans la presse (fictions scientifiques, éphémérides parodiques, rubriques privilégiées), sérialités éditoriales (collections, réseaux de distribution, modes de consommation, modalités d'appropriation par le secteur jeunesse), interactions sociales (écuries, collaborateurs attitrés) et disciplinaires (thématiques, iconographiques).

12 Ensuite, l'anticipation est nécessairement inscrite dans des cadres de sociabilité, en immersion dans les réseaux et les discours, ce qui soulève bon nombre de questions. Quels auteurs se connaissent, se côtoient, se citent (dédicaces, préfaces, correspondances), s'apprécient (importance des amitiés littéraires) ou s'opposent ? Quel est le rôle fédérateur ou discriminant des filiations revendiquées autour de figures tutélaires (Rosny aîné, Verne, Renard) ? Comment ces hiérarchies littéraires s'articulent-elles avec les réseaux éditoriaux et médiatiques ? Quelle est l'importance des médiateurs (éditeurs, directeurs de journaux, illustrateurs, imprimeurs et libraires) et la nature des discours tenus sur l'œuvre d'anticipation (auteurs, éditeurs, critiques) ? Peut-on tracer la périodisation des discours relayés par les œuvres dans leur contexte social et éditorial ?

13 Enfin, comprendre l'anticipation implique de connecter les pratiques aux valeurs qui leur sont attachées : formes de distinctions attribuées à des œuvres ou auteurs d'anticipation (Prix Jules Verne, Prix Rosny aîné, Prix Jean Ray, Prix Goncourt pour John-Antoine Nau et Claude Farrère), enjeux de reconnaissance inscrits dans les pratiques (feuilletonistes *vs* romanciers, types de lectorat visés selon les périodiques ou les collections), dynamique et postérité des rééditions (changements de support, de périodicité, de format et de collection, rôles de l'illustration), interactions multiples du populaire, du « moyen » (*middlebrow*) et du légitime, depuis la production jusqu'aux réceptions successives, carrières dans l'ombre, nègres et seconds couteaux (André Laurie/Paschal Grousset).

Anticipation et discours social

14 Le texte d'anticipation a beau déployer des mondes alternatifs, futurs ou parallèles, sa principale préoccupation concerne le rapport à la société dans laquelle il est imaginé, lu, interprété. Il traite plus ou moins fictivement de son premier contexte et se rend perméable aux préoccupations sociétales – scientifiques, politiques et culturelles – qu'il s'attache à transposer pour mieux les explorer. Cette ressaisie du social par la fiction prend plusieurs formes. L'anticipation se manifeste *a minima* comme une modalité textuelle de la conjecture, c'est-à-dire une supposition fondée sur la vraisemblance, exprimée à travers une gamme d'expressions allant du souhait à la fabulation réaliste. Elle mobilise souvent une dimension factuelle, fût-ce pour l'extrapoler : conséquences d'une découverte, usages d'une invention, nouveaux regards sur un élément familier. Le récit d'anticipation relève quant à lui de la fiction narrative, modalité qui n'est pas propre à la littérature et qui interagit avec d'autres productions : presse, vulgarisation et publicité usent bien souvent des mêmes ressources romanesques dans des contextes d'énonciation distincts sans être hermétiques les uns aux autres. Enfin, le roman d'anticipation est une fiction inscrite dans un genre plus ou moins codifié, identifiable et valorisé. Cette dernière forme de l'anticipation est celle qu'a retenue une histoire littéraire souvent oublieuse du bain contextuel qui est le sien en tout temps. Et encore l'a-t-elle fait en la minimisant par rapport à la science-fiction qui lui est postérieure et en la dépréciant au même titre que les romans populaires d'aventure dans lesquels elle a souvent trouvé à s'inscrire.

15 Bien qu'invisibilisée faute de désignations spécifiques ou de cadres génériques stabilisés, l'anticipation est l'une des expressions importantes, sur les plans historiques et esthétiques, d'un vaste ensemble dont le présent numéro entend proposer quelques exemples de formes et d'usages. Il se donne à cette fin les moyens de croiser l'approche poéticienne avec l'étude des données sociohistoriques et les échelles de valeurs ayant présidé à la constitution de divers corpus, concomitants et successifs. Ceux-ci concernent principalement les textes qui thématisent soit la science et la technique, ce qui correspond à la veine du « merveilleux scientifique », soit le collectif dans ses formes politiques, idéologiques ou communautaires, s'hybridant à l'utopie et à ses variantes : dystopie, robinsonnade, romans d'aventures extraordinaires. Toutefois, l'anticipation est moins affaire de sujets que de procédés mobilisés pour les traiter. On mesure d'ailleurs ce qui sépare tel roman consignant à l'occasion une anecdote d'actualité sur le mode exploratoire ou futuriste, d'une production déterminée par sa participation explicite à l'air du temps, qu'elle soit dramatique comme la féerie théâtrale qui s'emploie à mettre en spectacle les exploits de la science, ou médiatique comme l'éphéméride d'anticipation annonçant à périodicité régulière des phénomènes météorologiques et des événements politiques.

16 Ce qui est en jeu, ce ne sont donc pas seulement des thématiques, mais des topiques, c'est-à-dire des éléments du réel ressaisis à la fois discursivement, formellement et matériellement dans des dispositifs de diffusion et d'interprétation. L'approche du discours social² offre quelques concepts pour modéliser ces éléments qui touchent à la nature et à la portée de l'anticipation dans la diversité de ses cas. Elle implique d'identifier les moments forts de l'histoire socioculturelle, caractérisés par la prédominance d'un élément central des discours et concentrant les préoccupations du moment. Celui, par exemple, de l'hygiénisme étudié dans ce numéro par Valérie Stiénon, qui montre ce que peuvent avoir en commun, en dépit de genres distincts, les prescriptions du manuel de savoir-vivre, les recommandations de la presse spécialisée de *L'Hygiène pour tous* et les préceptes de l'utopie médicale transposée en récit. Celui, également, de la fée l'électricité qui traverse bon nombre de productions³, allant des

comptes rendus caricaturaux des Expositions universelles par Albert Robida à la « babylone électrique » du roman d'aventures d'Albert Bleunard (1888). Celui, encore, de l'imaginaire aéronautique que, dans son article, Mélodie Simard-Houde met en relation avec les représentations de la conquête de l'air développées dans les fascicules populaires. Ces séries romanesques retraduisent l'imaginaire du moment, corollaire d'un élargissement de l'horizon mental autant qu'aérien des populations qui franchissent au début du ^{xx}e siècle une étape cruciale de l'ère moderne dans les communications et les transports.

17 Chacun de ces moments structure des visions du monde et oriente des formes d'expression. Pour autant, la référence à une technologie future dans une fiction n'est pas une condition suffisante pour faire de celle-ci un récit d'anticipation. Et l'essentiel n'est pas seulement une question de proximité à l'actualité, mais aussi de cadres conditionnant les discours. Comme le montre Yoan Vérilhac, les caricatures d'anticipation de la petite presse des années 1840-1860 se comprennent autant par l'intertextualité – avec la petite presse elle-même, les autres périodiques et les productions culturelles du moment – que par l'interaction avec le discours continu et sans cesse relancé du commentaire événementiel. Cette interaction doit composer avec les contraintes pesant sur l'opinion publique, en contexte de censure comme en régime démocratique, et avec les codifications spécifiquement liées à la temporalité journalistique et à la construction médiatique du réel.

18 Il importe donc de déterminer ce qui dans un état du discours social peut faire sens pour l'anticipation, qu'il s'agisse d'orienter un discours ou de l'inscrire dans un genre identifié. Or les genres sont plus ou moins codifiés et institutionnalisés, et l'anticipation présente à cet égard en quelque sorte un triple déficit : l'étiquette intervient peu (on lui préfère la « merveille » et les qualificatifs déclinés de l'épithète « scientifique »), relativement tard (dans la première décennie du ^{xx}e siècle) et de manière fluctuante. Pour autant, elle dessine des cohérences et trouve à faire genre à sa manière, par exemple en mobilisant l'identification à une figure d'autant plus forte que la plupart des auteurs ont été anonymes ou oubliés. Émilie Pézard le montre à propos des récits associés au « genre Jules Verne », qui ont engendré une lignée perçue et présentée comme distincte de l'anticipation façon H. G. Wells, les deux productions oscillant entre assimilation et répulsion dans la critique contemporaine. Plus encore, le nom auctorial devenu générique peut servir à consacrer des œuvres, à les légitimer en les sortant du modèle sériel et feuilletonesque pour les inscrire dans une littérature *middlebrow* donnée comme plus sérieuse et respectable en raison de ses ambitions éducatives. C'est, comme le montre Claire Barel-Moisan, le cas des œuvres récompensées par le prix Jules Verne, lancé en 1927 par la maison Hachette attentive à recycler l'ancien fonds Hetzel en l'inscrivant dans des collections pour la jeunesse présentées comme dignes de caution morale autant que scientifique.

19 Repérer des ensembles de textes sous des étiquettes anachroniques, normatives, polysémiques ou encore disparates conduit à interroger les déplacements qu'opère l'anticipation lorsqu'elle joue sa propre partition par rapport à un état donné du discours social. Plus d'une fois, une anticipation peut paraître originale sans être nécessairement la plus visionnaire au sens prédictif du terme, ni la plus saturée en références à la nouveauté, mais parce qu'elle sait appliquer son propre traitement à un sujet de société largement partagé, fût-ce pour le contredire, le passer sous silence ou le traiter à travers un point de vue inédit.

20 L'étude d'un ensemble aussi bigarré, qui précisément ne fait pas corpus de manière homogène, tant en synchronie qu'en diachronie, rencontre au moins deux obstacles d'ordre épistémologique. D'une part, il importe d'inverser la tendance à fétichiser le littéraire comme s'il était premier ou prioritaire, parti pris qui conduirait à la relégation

massive de l'anticipation qui ne serait pas de la littérature, celle des guides des Expositions universelles, des tracts publicitaires et des pages de manuels qui participent pourtant de manière décisive à la configuration du genre. D'autre part, il convient de ne pas réduire l'œuvre à une lecture strictement factuelle qui consiste à la mettre à l'épreuve de la confirmation historique : le texte a-t-il eu raison ou tort dans son imagination du futur ? la supposition est-elle confirmée comme prédiction advenue ou invalidée en tant que fantaisie ? Lire ainsi le texte trop strictement au pied de la lettre historique, ce serait par exemple ignorer les spécificités de l'histoire alternative, celle des possibles non advenus, dont on sait qu'elle a sa cohérence propre et qu'elle permet d'interroger la causalité, la vérité et la contingence, mobilisant en cela des ressources utiles aux sciences sociales⁴. Car la fiction contrefactuelle peut constituer un outil d'étude des probabilités non réalisées. Elle contient plus de virtualités que l'Histoire avérée et linéaire, ce qui encourage à considérer le récit d'anticipation dans un dialogue complexe avec son actualité, en évitant de le rabattre trop unilatéralement sur son contexte historique.

21 On comprend donc l'importance qu'il y a à redéfinir la « conjecture romanesque rationnelle⁵ » dans la diversité de ses cadres sociodiscursifs, et la nécessité de revoir le concept de *novum*, initialement forgé⁶ pour rendre compte des mérites cognitifs d'une certaine science-fiction qui aurait pour elle la caution scientifique de la rationalité la plus technicienne. Dans les territoires du récit, la nouveauté n'a pas de valeur absolue ni ontologique. Elle se rapporte à l'interférence de deux types de données : la preuve d'attestation (brevets, discours d'attribution ou de revendication, débats sur l'originalité ou l'innovation : le théâtrophone existe en 1881⁷ mais pas le téléphonoscope imaginé par Robida) et la prise en charge discursive d'un objet, d'un événement ou d'un état de société donnés à la fois comme possibles et pas encore réalisés. Un phénomène nouveau non remarqué comme tel ne fait pas anticipation, tandis qu'une donnée connue mais traitée par un pacte de lecture qui l'identifie sérieusement comme nouvelle peut s'inscrire dans les topiques de l'anticipation.

22 La question est loin d'être simple, puisque science et fiction ne sont pas strictement séparées. Leurs régimes de vérité sont pour une bonne part affaire de cadrage paratextuel, de codification par le support et d'horizon d'attente. C'est ce que montre le cas du feuilleton scientifique de la presse de vulgarisation étudiée par Axel Hohnsbein. C'est aussi ce que mettent en évidence les procédés de la mystification du journal lorsqu'il cherche à devancer la science sur le terrain médiatique. Les *humbugs* contrecarrent la visée informative pour mieux duper, en mobilisant des sujets familiers dignes de curiosité, susceptibles de convertir le sensationnel en plausible. L'anticipation permet alors d'assimiler deux régimes véridictionnels pas si éloignés l'un de l'autre. Delphine Gleizes le montre à propos du récit d'Henri de Parville *Un habitant de la planète Mars*, publié dans *Le Pays* en 1864, qui feint de raconter sérieusement comment une momie tombée sur Terre dans un aérolithe peut devenir la preuve d'une vie extraterrestre. À l'inverse, *Le Matin* du 1^{er} avril 1896 remet en cause sur le ton de la boutade la « découverte fantaisiste » de Nikola Tesla relative à la télégraphie électromagnétique sans fil.

23 L'approche par le discours social privilégie non pas la référence du texte au monde mais celle du texte à d'autres textes, dans la mesure où le réel de référence est « déjà thématique, représenté, interprété, sémiotisé dans des discours, des langages, des symboles, des formes culturelles. (Ces discours et langages faisant aussi bien partie du réel)⁸ ». C'est la raison pour laquelle le paramètre de la temporalité, généralement considéré comme déterminant sinon définitoire de l'anticipation, demande à être repensé : le lien à l'actualité est toujours significatif, même s'il est minimisé dans un texte aux repères spatio-temporels laconiques ou effacé dans un roman au cadre

intemporel ou universel. Il motive le « présent-centrisme⁹ » qui caractérise plus souvent qu'on ne l'attendrait la fiction d'anticipation. En conséquence, l'anachronisme ne se pose pas en termes de chronologie stricte, et les curseurs problématiques du visionnaire et de l'obsolete sont à ajuster en fonction de ce qui fait saillance dans un contexte sociodiscursif donné. Il y a certes les cohérences induites par la proximité au commentaire d'actualité. Elles polarisent des topiques à la mode par opposition aux sujets désuets. Mais il faut aussi compter avec les cohérences induites par le support, qui font qu'une thématique peut être traitée tantôt avec désinvolture et tantôt avec sérieux dans le même journal à quelques rubriques d'écart, comme le montre la variété des références aux pouvoirs de l'onde, du radium aux rayons X, réservoir inépuisable des blagues de la petite presse fin de siècle. Celle-ci est amatrice d'inventions ostentatoirement hybrides et inutiles. Comme le montre Matthieu Letourneux, ces créations-gadgets relevant du bricolage aussi ludique qu'improbable sont les artefacts prévisibles d'une convergence d'époque entre le tropisme médiatique de la nouveauté, l'intérêt pour le divertissement et les logiques de consommation émergentes.

24 L'étude de l'anticipation passe d'abord par la cartographie des sous-corpus qu'elle compose et par la compréhension de leurs possibles interactions. Aussi les contributions réunies dans ce numéro montrent-elles que tout ne se résume pas à du merveilleux scientifique, bien qu'il soit l'une des expressions majeures de l'anticipation, sous l'impulsion de figures tutélaires et de stratégies éditoriales. Elles permettent de comprendre comment la microfiction de la presse fait genre à sa manière. Elles mettent également en évidence que l'écriture de l'utopie n'a pas disparu à la fin de l'Ancien Régime et se perpétue dans des fictions de la communauté et du corps social. Elles contribuent enfin à nuancer les idéologies du progrès en exhumant les conditions de leur expression. Maxime Prévost rappelle que les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne concilient optimisme et désenchantement. La vision du monde de l'auteur se construit en dialogue structurel avec l'éditeur qui impose un cadrage prédéterminé, à l'origine de ce qui pourrait apparaître autrement comme une ambiguïté idéologique.

25 L'anticipation demande à être lue dans son présent immédiat et presque à rebours des projections temporelles qu'elle propose. Elle participe pleinement à la construction de l'actualité et interagit significativement avec ce qui fait problème ou débat. L'approche sociodiscursive est une étape nécessaire pour accéder aux dynamiques de genre, doublement induites par le champ littéraire et par le système médiatique. Pour saisir la teneur formelle et rhétorique de l'anticipation, et donc déterminer dans quelle mesure il y a fiction, futurisme et/ou conjecture, il faut précisément avoir cerné les enjeux auxquels elle répond et qu'elle a vocation à problématiser. On (se) projette pour fuir, critiquer, comparer, tester, connaître. On le fait aussi pour remplir les vides d'une actualité muselée par la censure ou ritualisée par les procédés de la petite presse, avec ses ritournelles calendaires et ses marronniers sans conséquence. On anticipe rarement pour le seul exercice d'une imagination décontextualisée, sauf dans quelques productions elles-mêmes codifiées comme la fantaisie, celle-ci n'étant que l'une des modalités de l'anticipation.

Médiatisation des discours sociaux

26 Comme l'a montré Marc Angenot¹⁰, au XIX^e siècle, penser le discours social revient toujours à considérer la manière dont celui-ci se manifeste avant tout dans l'espace médiatique, non seulement parce que c'est là que pour nous, historiens des Lettres, s'enregistrent de tels discours, mais aussi parce que le système médiatique (lui-même caractérisé par de nombreuses tensions et contradictions) oriente très largement les

discours sociaux. De fait, au ^{xix}^e siècle, la production littéraire se voit entraînée dans les logiques communicationnelles qu'impose la montée en puissance de la culture médiatique¹¹. Alors que jusqu'au ^{xviii}^e siècle (d'une manière de plus en plus problématique néanmoins) la littérature s'inscrivait encore dans des pratiques de sociabilité qui pouvaient en faire un acte de communication transparent pour les contemporains, le ^{xix}^e siècle a vu s'imposer une vision du monde médiatisée par la presse et, avec cette dernière, un discours sur la réalité pensée dans sa matérialité et une temporalité marquée par les rythmes de l'actualité. Or, les différentes productions que l'on rassemble aujourd'hui sous le terme commun d'anticipation entretiennent une relation au temps (celui de l'anticipation – d'un temps futur ou d'objets extrapolés) qui ne peut se comprendre que rapportée à ces logiques médiatiques de l'actualité. L'intérêt pour l'anticipation correspond en effet à un regard porté sur un présent en mouvement, toujours lié à des événements à venir.

27 Mais encore a-t-il fallu que cette logique d'actualité s'impose, ce qui ne s'est produit que progressivement. Cela explique sans doute l'évolution de l'usage de l'anticipation au cours du ^{xix}^e siècle. Longtemps, les récits des temps futurs sont dominés par une temporalité proche de celle des utopies et des dystopies. Les mondes futurs sont détachés du présent d'actualité, et la rupture temporelle démarque le basculement dans un système philosophique qui se pense en opposition avec notre monde, suivant un principe courant depuis le ^{xviii}^e siècle. Mais plus on avance dans le ^{xix}^e siècle, plus les textes sont pris dans cette nouvelle manière d'inscrire les discours de la fiction dans la temporalité médiatique, structurant la relation au monde à travers les rythmes de l'information. L'anticipation se pense alors en relation dialogique avec l'actualité, soit parce qu'elle anticipe dans l'avenir les conséquences des découvertes du jour, l'évolution des mœurs ou celle des pratiques sociales, soit parce qu'elle décrit au présent un événement imaginaire (machine extraordinaire, guerre ou catastrophe fabuleuse), suivant une logique d'intrusion de la nouveauté caractéristique des manières médiatiques de dire le monde et ses mutations. Ainsi peut-on penser que, comme avant lui le roman historique (cet autre genre de la temporalité pris dans les logiques médiatiques¹²), le roman d'anticipation, dans ses formes tardives très différentes de celles, philosophiques, qui dominent encore dans les années 1850-1860 (et qui sont loin de disparaître entièrement par la suite), est un genre médiatique, c'est-à-dire un genre dont la signification est profondément liée aux mutations culturelles (voire anthropologiques) qu'a entraînées le basculement des sociétés occidentales dans un régime médiatique de relation au monde.

28 Un tel constat revient à souligner deux choses. D'abord, il convient de comprendre que les dynamiques médiatiques qui jouent un rôle dans la structuration des imaginaires sériels¹³ sont elles-mêmes déterminées par les discours sociaux. Non seulement parce que les médias sont des supports de communication, et donc qu'en tant que tels, ils sont des faits sociaux (mais des faits sociaux orientés, liés aux intérêts de ceux qui les produisent ou les consomment), mais aussi parce qu'ils influencent en profondeur la structuration de la société, les modes d'interaction, et la manière de dire et de considérer le monde. Mais, et c'est le second point, si les médias sont des réalités produites par le contexte social et l'affectant en retour, alors cette interaction variera suivant les usages qu'induit chaque support. Il est clair par exemple qu'un périodique pour la jeunesse n'aura ni la même fonction sociale ni les mêmes usages qu'un journal comique illustré, qu'un périodique de vulgarisation, qu'une pièce de théâtre, qu'un petit roman populaire, qu'un beau livre illustré et qu'un livre polisson. Dès lors, il y a fort à parier que la nature des textes et leurs usages ne seront pas du tout les mêmes suivant les cas.

29 Un tel raisonnement global nous invite à considérer les textes d'anticipation dans leur situation concrète d'énonciation, en supposant qu'ils s'inscrivent dans des séries

médiatiques (c'est-à-dire des architextes institués par les modalités d'énonciation induites par le support). C'est ce que montre par exemple l'étude de Delphine Gleizes sur les transformations du statut de certains textes – articles, canards, fictions – au gré de leurs emplois dans des contextes médiatiques différents. Ainsi le sens de l'anticipation n'est-il pas fixé. On pourrait montrer dans d'autres domaines comment les logiques des récits brefs d'anticipation comme les contes futurs sont liés à des usages du journal qui s'imposent dans la seconde moitié du ^{xix}e siècle, et voient se multiplier les nouvelles (qui ne sont rien d'autre que des articles de fiction) ; on pourrait également montrer comment les romans qui fleurissent au début du ^{xx}e siècle sous l'influence de Wells se rattachent à une culture *middlebrow* qui s'invente dans les magazines et chez certains éditeurs à l'époque – mouvement qui transparaît dans l'article d'Émilie Pézard sur l'évolution du poids respectif de Jules Verne et d'H. G. Wells comme modèles des imaginaires d'anticipation français.

30 C'est ainsi que des œuvres visant les mêmes publics peuvent prendre des formes très différentes parce qu'elles s'inscrivent dans des réseaux de distribution et de consommation spécifiques, supposant des usages sociaux particuliers. On le voit bien dans le cas par exemple de l'anticipation pour la jeunesse, souvent associée aux seules productions vendues par le marché des livres de prix et d'étrennes, sur un modèle défini par Pierre-Jules Hetzel – celles-là mêmes qui forment le gros de l'autre lignée prototypique qu'aborde Émilie Pézard dans son article, et dont Maxime Prévost étudie l'origine vernienne. C'est ce qui explique que l'on a longtemps lu l'anticipation pour la jeunesse sous le prisme du modèle éducatif défini par Hetzel dans l'Avertissement du *Capitaine Hatteras* (« ce qu'on promet si souvent, ce qu'on donne si rarement, l'instruction qui amuse, l'amusement qui instruit »). Mais comme le montre Mélodie Simard-Houde dans son article sur les petites collections bon marché de récits d'aventures, il a existé dès les premières décennies du ^{xx}e siècle des feuilletons et séries d'anticipation vendus sous forme de fascicules et qui sont liés au développement d'une édition populaire pour la jeunesse très bon marché (fascicules, petits livres, petits cahiers illustrés, etc.). Ces nouveaux supports vont altérer en profondeur les imaginaires des romans d'aventures scientifiques pour la jeunesse. Permettant par leur bas coût une lecture indépendante du regard des parents, ils vont conduire à délaisser les questions éducatives au profit de la narration d'interminables aventures excentriques mettant en scène de petits aventuriers émancipés, et laisser la première place au divertissement et à la fantaisie. Mais ce changement est également rendu possible par la montée en puissance d'une logique de consommation culturelle affectant de plus en plus franchement toutes les sphères de la société. Ainsi s'articulent des logiques médiatiques, des questions d'usages sociaux et, plus largement des pratiques culturelles.

31 Contextuelles, ces séries médiatiques sont loin d'être stabilisées. Elles varient en particulier au fil des transformations des supports, mais aussi de leurs fonctions sociales. Un tel mouvement est complexe : les transformations médiatiques sont des phénomènes techniques (liés aux nouvelles capacités de l'imprimerie et de la distribution), mais aussi politiques, économiques et sociaux. De fait, de nombreuses mutations qui se font jour à la suite d'événements techniques (inventions de nouveaux formats, de nouveaux modes de distribution) peuvent en réalité être lues aussi comme l'expression de transformations culturelles plus profondes. En altérant l'écosystème médiatique, ces mutations technologiques favorisent l'apparition de nouveaux usages de l'imprimé, mais aussi de nouveaux types de périodiques et donc tout un ensemble de nouvelles conventions textuelles. Or, il est naturel que les objets, les formes ou les discours qui s'inventent dans ce mouvement enregistrent les préoccupations les plus actuelles – d'autant plus aisément si celles-ci restaient auparavant sous-représentées. Un exemple le montre, celui de l'évolution des formes de l'anticipation dans la petite

presse entre la période 1840-1860 et celle des années 1880-1930 (deux périodes étudiées respectivement dans ce numéro par Yoan Vérilhac et Matthieu Letourneux). Tandis que les petits journaux comiques jouaient un rôle majeur de négociation avec le pouvoir (et étaient marqués par des enjeux politiques, variant au gré de la censure), à la fin du XIX^e siècle, ils épousent surtout les logiques de divertissement et de consommation, qui sont l'objet des caricatures, mais aussi la raison d'être des journaux. Dans ce cas, c'est tout à la fois l'évolution des pratiques sociales et celle des formes médiatiques qu'elles induisent qui doivent être considérées si l'on veut comprendre la signification contextuelle de l'anticipation, prise dans le jeu des sérialités médiatiques. De même, comme le montre l'étude d'Axel Hohnsbein, les transformations de la presse de vulgarisation entre 1868 et 1905 ont une incidence profonde sur les usages qu'elle fait des fictions d'anticipation dans ses pages.

32 On voit ainsi se dessiner des séries médiatiques extrêmement variées, qui configurent à chaque fois de manière originale un ensemble de productions dont on ne peut saisir la signification si on les détache de leur contexte énonciatif et de leurs usages par les consommateurs. Mais surinvestir les effets d'autonomie des productions médiatiques au détriment des unités culturelles qui les portent reviendrait à perdre de vue ce qui explique aussi la plasticité des imaginaires scientifiques à l'époque, et la circulation des stéréotypes d'une série médiatique à l'autre. Comme le montre par exemple Valérie Stiénon, les usages des connaissances médicales varient considérablement entre les séries médiatiques (de la presse à la fiction par exemple), mais tous sont pris dans un intérêt collectif pour l'hygiénisme qui leur sert de cadre et qui seul permet de comprendre l'importance de tels thèmes et leur circulation entre ces séries médiatiques.

33 Ainsi est-ce à l'articulation des dynamiques médiatiques et sociales que se joue la réflexion sur les genres de l'anticipation. Ceux-ci donnent une forme dans la fiction aux préoccupations collectives et laissent transparaître les tensions qui traversent l'époque. Mais ils le font en épousant les logiques et les usages des supports de diffusion. Aussi les catégories génériques et les effets de cohérence discursive doivent-ils être envisagés comme autant d'expressions des effets à la fois d'homogénéité et de conflictualité qui caractérisent les discours sociaux. Pris dans un va-et-vient entre attention à l'actualité et projection dans l'avenir, le genre de l'anticipation est sans doute parmi les plus à même de manifester cette dynamique sociale et médiatique.

Présentation des contributions

34 Le premier volet de ce numéro est consacré à la *réflexion générique* sur les frontières de l'anticipation telles que les dessinent les différents corpus qui la constituent. Trois cas emblématiques sont étudiés, qui sont liés tantôt à des figures tutélaires ayant une fonction générique forte et tantôt à des dispositifs orientant de manière décisive des choix énonciatifs et formels : la genericité définie par le nom « Jules Verne » et les ensembles d'œuvres qu'elle désigne dans la réception par les contemporains ; les frontières génériques reconfigurées par la presse à travers son traitement de la mystification scientifique ; la poétique romanesque des fascicules populaires du début du XX^e siècle, qui se centrent sur l'exploration aérienne, entre aventure géographique et progrès technique.

35 **Émilie Pézard** mène une enquête approfondie dans les discours d'époque (articles de presse, comptes rendus, paratextes des romans, critiques et débats) pour comprendre comment Jules Verne est érigé en maître et inventeur du merveilleux scientifique, en dépit de l'antériorité d'Edgar Poe et en l'absence d'un critère d'institutionnalisation plus net du genre de l'anticipation, tel celui de l'étiquette, qui se disperse au contraire en un

foisonnement d'appellations périphrastiques. Tant chez les critiques que chez les écrivains, Verne assure l'unité et la cohérence d'un genre, par double identification au roman d'aventures et à la vulgarisation du savoir scientifique, particulièrement sous forme de récit de voyage géographique. La réception par les contemporains dessine à partir de 1900 une autre filiation générique, qui prend la forme d'une opposition entre Verne et H.G. Wells, dont les *scientific romances* viennent remettre en cause la stabilité générique vernienne en opérant une dissociation de l'imaginaire scientifique et de la vulgarisation, pour mieux valoriser le premier. La polémique qui se joue alors entre Verne comme le « Wells français » et Wells comme le « Jules Verne anglais » consiste à hiérarchiser deux auteurs-phares et à louer l'un au détriment de l'autre selon trois critères : la place dans le genre, la nationalité et le public visé. Il en ressort une caractéristique majeure et comme par défaut, celle de l'hétérogénéité irréductible du genre. Cela motive une réinvention du genre de l'anticipation pour le légitimer en le sortant du domaine de la littérature pour la jeunesse où l'avait placé la production vernienne.

36 En examinant plusieurs cas emblématiques, notamment ceux dus à Henri de Parville et à Wilfrid de Fonvielle, **Delphine Gleizes** analyse les rapports mêlés de la fiction et du discours scientifique dans les *humbugs*, ces canulars journalistiques qui se multiplient dans la seconde moitié du XIX^e siècle et remontent aux canards de la gazette du XVIII^e siècle. Ils sont la conséquence d'une tendance des médias non seulement à suivre l'actualité de près, mais aussi à extrapoler l'innovation et, ce faisant, à s'aventurer sur le terrain de la spéculation propre au récit conjectural. Les effets de cadrage énonciatif et d'assemblages textuels permis par la presse prennent le pas sur les dispositifs narratifs. La mystification dans la presse procède au détournement de formes censées attester l'authenticité, tandis qu'une republication en volume du même contenu thématique tend à réinscrire celui-ci dans le régime de la fiction narrative. L'inverse s'observe également, le journal s'employant à fictionnaliser des informations scientifiques pour mieux les rapprocher du feuilleton, de l'annonce sensationnelle ou de la blague. Ces reconfigurations qui décident de l'inscription de l'anticipation dans un genre ou dans un autre, et sont capables de la faire rebasculer de l'un à l'autre, impliquent le texte mais aussi l'image, l'illustration étant également passible d'une réinterprétation des rapports entre imagination et information.

37 Sur la période de 1907-1939, **Mélodie Simard-Houde** étudie la rencontre entre un imaginaire moderne, celui de la conquête de l'espace aérien alors en plein essor, et un dispositif générique, celui des fascicules populaires pour la jeunesse qui marquent un tournant dans l'édition du roman d'aventures. La double contextualisation historique et générique montre comment se constitue – sous les plumes d'Arnould Galopin, Jean de La Hire, R.M. de Nizerolles, Louis Gastine, Pierre Giffard et beaucoup d'autres – une narration sérielle encline à imaginer des prototypes volants : dirigeables, avions, « radioplanes », « aérocars », engins électriques. Ceux-ci embrassent sur une fiction conjecturale elle-même reconduite à partir de l'ancienne matière du roman d'aventures géographiques et des « romans aérostatiques » expérimentés par Léo Dex. La performance d'exploration fictive (aérienne puis interplanétaire) de contrées nouvelles est motivée par la nécessité d'un prolongement du récit au prochain fascicule. Chronotope fictionnel, le motif aéronautique investit ainsi l'anticipation parce qu'il est la résultante d'une modernité à la fois technique, médiatique et éditoriale. Il se fait vecteur de réflexivité du roman populaire dans la mesure où il exhibe la reproductibilité sérielle du genre tout en extrapolant, dans des cadres narratifs éprouvés, un imaginaire enté sur l'actualité technologique la plus immédiate. Le futur convoqué dans ces récits est donc un mélange variable entre des chronosèmes datants, qui rapprochent temps de l'intrigue et temps de la publication, et une conception du « réalisable » définie à travers les

représentations d'autres romans d'aventures, remontant jusqu'à l'« obus-wagon » de Jules Verne.

38 Le second ensemble d'études réunies dans ce numéro se centre sur les *supports de l'anticipation*, en ce qu'ils déterminent des dispositifs de diffusion, des horizons d'attente et certains régimes de la fiction. Le cadrage par le support est fondamental. Faisant intervenir les paramètres de la périodicité, du format, du public visé et de la liberté d'expression, il préfigure des contenus et des formes ayant leur histoire et leurs valeurs. Trois articles explorent les caractéristiques de la presse spécialisée, en suivant une continuité chronologique : la presse de vulgarisation scientifique de la seconde moitié du XIX^e siècle, la petite presse humoristique des années 1840-1860 et le petit journal traversant la fin-de-siècle, la Belle Époque et l'entre-deux-guerres.

39 **Axel Hohnsbein** examine le laboratoire de la presse de vulgarisation comme lieu d'émergence complexe du merveilleux scientifique. Si science et fiction sont volontiers mêlées au long du XIX^e siècle, leur rencontre médiatique ne produit pas systématiquement du récit d'anticipation. La presse spécialisée dans la vulgarisation scientifique recourt peu à la fiction sous le Second Empire : le feuilleton, dédié à l'actualité des sciences, n'est pas perméable à la fiction. La notion de *merveilleux*, au même titre que la *fantaisie* et le *romanesque*, reste un point aveugle des débats. Le statut des vulgarisateurs est encore fragile, et leur carrière menacée au profit de celle des savants officiels. C'est au mieux parmi les brèves, en marge de l'information, que se trouvent quelques pastiches de l'écriture scientifique se rapprochant de l'anticipation. Il importe donc de considérer les spécificités poétiques et les stratégies éditoriales des périodiques spécialisés, distincts de la presse de vulgarisation généraliste. Leurs conditions de lancement et de diffusion font apparaître un paysage contrasté, d'abord polarisé par le *Magasin d'éducation et de récréation* de Pierre-Jules Hetzel qui donne l'impulsion aux récits de voyages extraordinaires, puis davantage diversifié et organisé après 1870 avec la fondation de la Librairie illustrée par François Polo et Georges Decaux, qui cherchent à concurrencer le précédent et à capter son lectorat. Le succès de *La Science illustrée*, dont Louis Figuier prendra la direction, amorce alors une période faste pour la fiction scientifique, qui y est publiée en feuilleton de 1887 à 1905.

40 Examinant le creuset poétique et littéraire que constitue la petite presse, **Yoan Vérilhac** revient sur le lien structurel entre la culture médiatique et la littérature de science-fiction, celle-ci tenant une part significative mais souvent peu considérée de sa genericité des éphémérides et des fantaisies qui égayaient au siècle précédent les pages des journaux et des almanachs. Du *Charivari* au *Tintamarre*, le régime de littérarité médiatique est soumis aux aléas de la censure, qui configure un traitement particulier de l'actualité. Celui-ci invite à considérer les formes de l'anticipation médiatique à la lumière d'une histoire des degrés et des modalités d'expression de l'opinion publique. Ce sont en effet des usages contraints, codifiés et souvent ritualisés du futur qui sont observables dans les fictions, illustrations et saynètes des rubriques prédictives de la petite presse, situation qui rend d'autant plus cruciale la portée argumentative et politique de ces productions, en régime surveillé (le début du Second Empire) comme en contexte démocratique (les années 1848-1850). L'analyse micropoétique contrastée de ces deux époques fait apparaître des particularités significatives. Elles sont thématiques (le tout-venant anecdotique, mondain ou fait-diversier résultant de l'exclusion des sujets explicitement politisés), énonciatives (l'adresse à un public qui n'est pas véritablement généraliste), tonales (l'alternance de bienséance, de satire et de polémique mesurée) et temporelles (les jeux d'emboîtement entre la périodicité hebdomadaire, la construction au second degré de l'événement et son écho médiatique atténué). La faible amplitude temporelle des prophéties ludiques proférées par la petite presse s'inscrit dans une temporalité partiellement désancrée de sa fonction référentielle et déportée vers le

continuum de l'interdiscours médiatique.

41 Prolongeant les réflexions de Yoan Vêrilhac, en se penchant sur une période plus tardive des productions de la petite presse, allant de 1880 à 1930, **Matthieu Letourneux** constate une multiplication des textes et caricatures consacrés à des inventions excentriques ou à des scènes d'anticipation dans les journaux comme *Le Rire*, *La Caricature* ou *Le Pêle-Mêle*. Ce développement s'explique par les dynamiques propres à ces périodiques comiques, qui épousent tous les sujets d'actualité (y compris l'actualité scientifique et technique), sont marqués par un goût de l'exagération et du *puff*, et recherchent un principe de caricature systématique. Dès lors, le discours d'anticipation doit se comprendre comme une caricature de l'actualité, enracinée dans le présent, parce que ce qu'il s'agit de caricaturer est un imaginaire social dominé par le progrès, par la technique et par la consommation. Les trouvailles des artistes et des journalistes sont autant de façons de définir une auctorialité en mode mineur, épousant les logiques de ces périodiques de divertissement. Mais, à son tour, la série culturelle formée par les productions de la petite presse (mêlant merveilleux scientifique, inventivité technique, culture du spectacle et goût de la consommation) ne peut se comprendre qu'articulée à une analyse plus générale des discours sociaux et des imaginaires du temps, sur fond desquels se dessine l'originalité de la petite presse.

42 Le troisième volet du numéro veille à réinscrire l'anticipation dans trois *contextes discursifs et normatifs* ayant défini de manière significative les conditions de lisibilité du récit conjectural : les discours de l'hygiénisme, qui sous-tendent une pensée de la communauté et génèrent des représentations utopiques ou dystopiques ; l'association de Jules Verne avec son éditeur Pierre-Jules Hetzel, orientant une vision du monde et, avec elle, une certaine idéologie du progrès ; la création du prix « Jules Verne », dont les modalités d'attribution révèlent un contraste entre la poétique vernienne initiale et ses récupérations éditoriales.

43 Une part non négligeable des romans d'anticipation relève de l'utopie narrative. **Valérie Stiénon** examine les hybridations de l'anticipation et du discours social qui se sont réalisées à la faveur de l'hygiénisme du *xix^e* siècle. Celui-ci constitue à la fois une vision du monde, un courant idéologique et un réservoir de thématiques utiles à repenser l'organisation communautaire dans une époque d'intense réformisme social. Santé, propreté et prévention sanitaire deviennent des topiques d'autant plus centrales qu'elles sont communes aux diverses productions issues d'un même état de société : le discours médical, les textes de presse, les annonces publicitaires et le récit conjectural. Des romans d'Émile Souvestre, Jules Verne, Maurice Renard, Léon Daudet et Émile Zola font, chacun à leur manière, signe vers ce matériau d'actualité. Reconstituer les dynamiques de ce bain discursif généralisé permet de faire apparaître le traitement spécifique que lui apporte l'anticipation, qui se caractérise moins par la projection futuriste que par la ressaisie fictionnelle d'une actualité polémique amalgamant les préoccupations médicales et morales.

44 L'étude par **Maxime Prévost** du dialogue éditorial entre Verne et Hetzel montre combien la vision progressiste souvent attribuée aux romans du premier doit être nuancée. De même, le passage de l'optimisme au désenchantement que l'on croit généralement repérer dans l'évolution des *Voyages extraordinaires* ne se constitue pas de manière aussi binaire. La rencontre du romancier et de l'éditeur est à l'origine d'un pacte générique ayant causé l'exclusion du roman *Paris au *xx^e* siècle*, texte qui connaît un destin éditorial sinueux suite à sa non publication en 1863. Les raisons du refus par l'éditeur, de même que la transition d'un roman à charge vers une forme plus nuancée de la contradiction, sont mises en lumière par la méthode sociocritique du « sociogramme » (Claude Duchet). Il apparaît que l'œuvre vernienne, fer de lance du *Magasin* et de la *Bibliothèque d'éducation et de récréation*, a développé un romanesque

du dialogisme, attentif à polariser d'un roman à l'autre les enjeux et les dangers du progrès scientifique, alternant alors le progressisme et la réaction, dont la tension ne peut se satisfaire de l'explication dichotomique.

45 **Claire Barel-Moisán** prolonge ces observations à propos du prix Jules Verne créé par la maison Hachette en 1927 dans la revue *Lectures pour tous* et décerné annuellement pendant sept ans à « un roman d'aventures, de voyages ou d'action à base scientifique ». Cette institution visant apparemment à promouvoir la littérature de genre est révélatrice de l'inscription du roman d'anticipation dans le paysage éditorial de la littérature de jeunesse. Les conditions d'attribution du prix montrent le processus de réappropriation d'un modèle de roman « à la Jules Verne » jusqu'aux années 1930. La sélection qu'il instaure dans le vaste ensemble des fictions d'aventures relève d'un positionnement éditorial *middlebrow*, d'une distinction avec la concurrence menée par Tallandier et d'une volonté de redynamiser une production qui s'essouffle alors même qu'elle ne cesse de se multiplier. Il s'agit surtout d'une promotion des collections Hachette, telle la « Bibliothèque Verte » constituée à partir de l'ancien fonds Hetzel. Quand le prix est relancé en 1958 à 1963, il vise cette fois à accompagner la production de science-fiction en mettant l'accent sur l'influence des auteurs américains.

46 On le voit, si la période choisie (courant du milieu du XIX^e siècle aux années 1930) tend à donner une place centrale à certains supports (par exemple ceux de la presse), elle permet de comprendre le poids central des médias dans la circulation des discours sociaux, et dans leur façon de s'organiser en séries culturelles liées aux supports de diffusion et à leurs usages. C'est ce que montre, dans l'évolution de l'anticipation, l'apparition de nouveaux référents prototypiques, avec les effets de cohérence qu'ils induisent et la reconfiguration du périmètre des genres qui en découle, autant de phénomènes qui se situent à l'intersection des dynamiques sociales et culturelles. Ce que le rôle central de la presse révèle encore, c'est ce va-et-vient constant entre les pratiques fictionnelles et les discours seconds (promotionnels ou critiques), ou entre les discours fictionnels et les discours d'actualité et de savoir. Cela explique que les analyses proposées ici en soient naturellement venues à déborder l'espace du texte et de ses supports, pour questionner les sociabilités, les logiques économiques et les stratégies de conquête du champ – prix littéraires, solidarités journalistiques, lien entre vulgarisation et science, etc. De la même façon, les recherches ont délaissé les lectures étroites de la littérature pour aborder les questions cruciales des relations entre image et texte, logiques publicitaires et savoirs, actualité médiatique et découvertes du temps, généricités de la fiction et poétiques de la presse. La littérature s'envisage ainsi en relation à une culture pensée dans sa totalité, mettant en jeu la manière dont les imaginaires sociaux circulent à travers une grande variété de formulations discursives (graphiques, théâtrales, matérielles, mais aussi scientifiques, satiriques, éducatives). C'est précisément l'intérêt d'une telle étude des genres, en se situant au plus loin des approches formalistes et des définitions figées, que de donner tout leur poids aux variantes, en acceptant les interprétations contradictoires et partielles, les cas limites et les postures polémiques pour ouvrir l'analyse au jeu de l'interdiscours. En choisissant de saisir le genre (ou dans ce cas *les genres* de l'anticipation) comme un phénomène culturel et médiatique total, elle permet de l'envisager en tant que révélateur des mutations et des tensions qui traversent la société.

Bibliographie

Sur l'anticipation et la science-fiction francophones avant 1950

ALCON (Paul), *Origins of Futuristic Fiction*, Athens, Georgia University Press, 1987.

ALTAIRAC (Joseph) & COSTES (Guy), *Rétrofictions. Encyclopédie de la conjecture romanesque rationnelle francophone, de Rabelais à Barjavel, 1532-1951*, préface de Gérard Klein, Amiens, Encrage/Les Belles Lettres, 2018, 2 vol.

ANGENOT (Marc), « Science Fiction in France before Jules Verne », *Science Fiction Studies*, vol. 5, part 1, 1978, pp. 58-66.

BAREL-MOISAN (Claire) (dir.), « Romans d'anticipation. Une évasion du présent », *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 43, n°3-4, 2015.

BRIDENNE (Jean-Jacques), *La Littérature française d'imagination scientifique* [1950], Haubourdin, Éditions Antares, 1983.

CHAPERON (Danielle), « Du roman expérimental au merveilleux-scientifique : Science et fiction en France autour de 1900 », *Europe*, n°870, 2001, pp. 51-63.

DESSY (Clément) & STIÉNON (Valérie) (dir.), *(Bé)vués du futur. Les imaginaires visuels de la dystopie (1840-1940)*, Presses Universitaires du Septentrion, 2015.

DORÉ (Sandrine) (dir.), *De jadis à demain. Voyages dans l'œuvre d'Albert Robida (1848-1926)*, Compiègne, Musée Antoine Vivenel, 2010.

EVANS (Arthur) (éd.), *Vintage Visions. Essays on Early Science Fiction*, Middletown CT, Wesleyan University Press, 2014.

FONDANÈCHE (Daniel), *La Littérature d'imagination scientifique*, Amsterdam-New York, Rodopi, 2012.

PÉZARD (Émilie) & CHABOT (Hugues) (dir.), « Maurice Renard », *Res Futurae*, n°11, 2018. URL : <https://journals.openedition.org/resf/792>.

STIÉNON (Valérie) (dir.), « Utopie et anticipation », *Textyles*, n°48, 2016. URL : <https://journals.openedition.org/textyles/2652>.

STIÉNON (Valérie), « Les genres médiatiques de l'anticipation : des usages comiques du futur », *Médias 19*, PINSON (Guillaume) & THÉRENTY (Marie-Ève) (dir.), « Les journalistes : identités et modernités », actes du premier congrès Médias 19 (Paris, 8-12 juin 2015), avril 2017. URL : <http://www.medias19.org/index.php?id=22718>.

SYLVOS (Françoise), « L'émergence de la science-fiction durant la première moitié du XIX^e siècle », dans SEILLAN (Jean-Marie) (dir.), *Les genres littéraires émergents*, Paris, L'Harmattan, 2005, pp. 183-200.

VAS-DEYRES (Natacha), *Ces Français qui ont écrit demain. Utopie, anticipation et science-fiction au XX^e siècle*, Paris, Champion, 2012.

VAS-DEYRES (Natacha), BERGERON (Patrick) & GAY (Patrick) (dir.), « C'était demain : anticiper la science-fiction en France et au Québec (1880-1950) », *Eidolon*, n°123, octobre 2018.

Approches sociales, discursives et médiatiques du littéraire

ANGENOT (Marc), *Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, 1989, réédité par *Médias 19*. URL : <http://www.medias19.org/index.php?id=11003>.

ANGENOT (Marc), « Théorie du discours social », *CONTEXTES*, n°1 « Discours en contexte », 2006. URL : <http://contextes.revues.org/51>. DOI : 10.4000/contextes.51

ANGENOT (Marc) & ROBIN (RéGINE), « L'inscription du discours social dans le texte littéraire », *Sociocriticism*, vol. 1, n° 1, 1985, pp. 53-82.

DURAND (Pascal), « La "culture médiatique" au XIX^e siècle. Essai de définition-périodisation », *Quaderni*, n°39, 1999, pp. 29-40.

DURAND (Pascal), « Presse ou médias, littérature ou culture médiatique ? Question de concepts », *CONTEXTES*, n°11 « Le littéraire en régime médiatique », 2012. URL : <http://contextes.revues.org/5392>. DOI : 10.4000/contextes.5392

JAMESON (Fredric), *L'Inconscient politique. Le récit comme acte socialement symbolique*, Paris, Éditions Questions Théoriques, coll. « Saggio Casino », 2012.

KALIFA (Dominique), RÉGNIER (Philippe), THÉRENTY (Marie-Ève) & VAILLANT (Alain) (dir.), *La Civilisation du journal*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2011.

LETOURNEUX (Matthieu), « Le genre comme pratique historique », *Belphégor*, n°14, « Sérialités », 2016. URL : <https://journals.openedition.org/belphegor/732>.

LETOURNEUX (Matthieu), *Fictions à la chaîne. Littératures sérielles et culture médiatique*, Paris,

Seuil, 2017.

MAINGUENEAU (Dominique), *Le Discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004.

MIGOZZI (Jacques), *Boulevards du populaire*, Limoges, PULIM, 2005.

MOLLIÉ (Jean-Yves), « La naissance de la culture médiatique à la Belle-Époque : mise en place des structures de diffusion de masse », *Études littéraires*, vol. 30, n°1, 1997, pp. 15-26.

PÉZARD (Émilie) & STIÉNON (Valérie) (dir.), *Les Genres du roman au XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, à paraître.

PINSON (Guillaume), *L'Imaginaire médiatique. Histoire et fiction du journal au XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2012.

THÉRENTY (Marie-Ève), *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2007.

THÉRENTY (Marie-Ève), « Pour une poétique historique du support », *Romantisme*, n°143, 2009, pp. 109-115.

THÉRENTY (Marie-Ève) & VAILLANT (Alain), *1836, l'an I de l'ère médiatique*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2001.

VAILLANT (Alain), « Du bon usage du concept de légitimité : notes en marge de l'histoire littéraire du XIX^e siècle », *Lieux littéraires/La Revue*, n°5, 2002, pp. 81-105.

VAILLANT (Alain), *L'Histoire littéraire*, Paris, Armand Colin, 2010.

« Multiple histoire littéraire », *RHLF*, vol. 103, 2003/3.

Histoire de l'édition et de la vulgarisation

BENSAUDE-VINCENT (Bernadette) & RASMUSSEN (Anne), *La Science populaire dans la presse et l'édition (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, CNRS Éditions, 1997.

DELUERMOZ (Quentin) & SINGARAVÉLOU (Pierre), *Pour une histoire des possibles. Analyses contrefactuelles et futurs non advenus*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2006.

LETOURNEUX (Matthieu) & MOLLIÉ (Jean-Yves), *La Librairie Tallandier. Histoire d'une grande maison d'édition populaire (1870-2000)*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2011.

MARCOIN (Francis), *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Champion, 2006.

MOLLIÉ (Jean-Yves), « Diffuser les connaissances au XIX^e siècle : un exercice délicat », *Romantisme*, vol. 30, n°108, 2000, pp. 91-101.

MOLLIÉ (Jean-Yves), *La Lecture et ses publics à l'époque contemporaine*, Paris, PUF, coll. « Le Nœud gordien », 2001.

RAICHVARG (Daniel) & JACQUES (Jean), *Savants et ignorants. Une histoire de la vulgarisation des sciences*, Paris, Seuil, 2003.

REYNAUD (Denis) & GLEIZES (Delphine), *Machines à voir. Pour une histoire du regard instrumenté (XVII^e-XIX^e siècles)*, Lyon, PUL, 2017.

WILLIS (Martin), *Mesmerists, Monsters and Machines. Science Fiction and the Cultures of Science in the Nineteenth Century*, Ohio, The Kent State University Press, 2006.

Notes

1 Les travaux menés collectivement dans le cadre du programme ANR Anticipation (« Romans d'anticipation scientifique au tournant du XIX^e siècle (1860-1940) ») coordonné par Claire Barel-Moisan (ENS Lyon, 2014-2019) visent à remédier à cette lacune. Le présent numéro contribue à cette étude.

2 Théorie que développe Marc Angenot dans son essai *1889. Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, 1989, réédité par *Médias 19*. URL : <http://www.medias19.org/index.php?id=11003>. Pour une synthèse, voir aussi ANGENOT (Marc), « Théorie du discours social », *COntEXTES*, n°1, 2006. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/51>.

3 Relevant de l'ensemble des champs sociaux, dans la mesure où c'est l'épistémè moderne qui est alors en jeu. Voir notamment ASSELIN (Olivier), MARINIELLO (Silvestra) & OBERHUBER (Andrea) (dir.), *L'Ère électrique. The Electric Age*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2011, réédité sur OpenEdition Books. URL : <http://books.openedition.org/uop/382>.

- 4 DELUERMOZ (Quentin) & SINGARAVÉLOU (Pierre), *Pour une histoire des possibles. Analyses contrefactuelles et futurs non advenus*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2006.
- 5 Pour reprendre l'expression fameuse mais problématique de Pierre Versins, auteur pionnier de *L'Encyclopédie de l'utopie, de la science-fiction et des voyages extraordinaires*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1972.
- 6 Depuis les propositions théoriques majeures de Darko Suvin, *Metamorphoses of Science Fiction. On the Poetics and History of a Literary Genre*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1979.
- 7 LASTER (Danièle), « Splendeurs et misères du Théâtrophone », *Romantisme* n° 41, 1983, vol. 13, p. 74-78.
- 8 ANGENOT (Marc) & ROBIN (Régine), « L'inscription du discours social dans le texte littéraire », *Sociocriticism*, vol. 1, n° 1, 1985, p. 54.
- 9 Pour reprendre la formule de Richard Saint-Gelais, *L'Empire du pseudo. Modernités de la science-fiction*, Québec, Nota Bene, 1999, p. 155
- 10 ANGENOT (Marc), *1889, un état du discours social*, op. cit.
- 11 THÉRENTY (Marie-Ève) & VAILLANT (Alain), *1836, l'an I de l'ère médiatique*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2001.
- 12 On renvoie sur ce point aux travaux d'Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales*, Paris, Seuil, coll. « L'univers historique », 1999.
- 13 On peut parler d'imaginaire sériel à propos d'œuvres dont les conventions (et donc aussi les imaginaires) se rapportent à une série d'autres œuvres formant architexte. C'est le cas des fictions s'inscrivant dans des logiques génériques ou dans des relations architextuelles induites par les contraintes du support de diffusion. Sur ces questions, voir LETOURNEUX (Matthieu), *Fictions à la chaîne*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2017.

Pour citer cet article

Référence électronique

Matthieu Letourneux et Valérie Stiénon, « L'anticipation dans les discours médiatiques et sociaux : genres, supports, valeurs », *COnTEXTES* [En ligne], 21 | 2018, mis en ligne le 30 octobre 2018, consulté le 15 novembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/6597> ; DOI : 10.4000/contextes.6597

Auteurs

Matthieu Letourneux

Université Paris Nanterre

Articles du même auteur

« **Mettez 600F dans la fente et vous recevrez les palmes académiques** » [Texte intégral]

L'anticipation dans la petite presse (1880-1930) et les problèmes des généricités anachroniques

Paru dans *COnTEXTES*, 21 | 2018

Valérie Stiénon

Université Paris 13

Articles du même auteur

Prévision et prévention. Le roman d'anticipation dans les discours de l'hygiène [Texte intégral]

Paru dans *COnTEXTES*, 21 | 2018

Qui a peur du style en sociologie de la littérature ? [Texte intégral]

Mise au point méthodologique

Paru dans *COnTEXTES*, 18 | 2016

Penser la querelle par la sélection naturelle [Texte intégral]

Discours et scènes romanesques du *struggle for life*

Paru dans *COnTEXTES*, 10 | 2012

Les querelles littéraires : esquisse méthodologique [Texte intégral]

Paru dans *COnTEXTES*, 10 | 2012

Filer la métaphore dramaturgique. Efficacité et limites conceptuelles du théâtre de la posture [Texte intégral]

Paru dans *COnTEXTES*, 8 | 2011

La consécration à l'envers [Texte intégral]

Quelques scénarios physiologiques (1840-1842)

Paru dans *COnTEXTES*, 7 | 2010

Tous les textes...

Droits d'auteur



COnTEXTES est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.